

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Le journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » » six mois.
» » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 1^{er} décembre 1864.

BULLETIN.

Le ministre de la guerre a reçu, par voie d'Angleterre, des nouvelles datées de Mexico, 27 octobre, et de Vera-Cruz 1^{er} novembre.

Les rapports arrivés à Mexico des différents points de l'empire occupés par nos troupes sont aussi satisfaisants que possible.

Le voyage de l'Empereur Maximilien touchait à son terme; tout se préparait pour la rentrée de Sa Majesté dans sa capitale, où elle était attendue pour le 30 octobre. L'Impératrice a quitté Mexico le 23 au matin, allant à la rencontre de l'empereur jusqu'à Toluca; le général Bazaine accompagnait Sa Majesté avec un escadron de chasseurs d'Afrique.

M. Aymé d'Aquin, consul général chargé d'affaires de France à Tanger, s'est rendu à Rabat, où il a eu, le 18, une audience particulière de l'empereur du Maroc, qui l'a parfaitement accueilli et a parlé de notre pays dans des termes de chaleureuse amitié. Après avoir vu l'empereur, M. Aymé d'Aquin s'est embarqué sur l'avis à vapeur le *Talisman*, qui l'avait amené, et qui a quitté Rabat le 19.

Une dépêche de Francfort rend compte de la séance extraordinaire tenue hier par la Diète germanique. L'Autriche et la Prusse ont présenté le traité de paix conclu avec le Danemark. La Prusse a maintenu, par d'énergiques déclarations et sous tous les rapports, le point de vue auquel elle s'est placée jusqu'ici.

On écrit de Turin que les membres de la majorité de la Chambre des députés ont tenu une réunion dans laquelle il a été décidé d'activer la discussion des projets de loi relatifs à l'unification législative du royaume d'Italie.

Un meeting en faveur de l'insurrection en Vénétie, qui devait avoir lieu hier à

Milan, a été non-seulement contremandé, mais interdit par l'autorité locale.

La discussion ouverte dans le sénat italien sur le traité du 15 septembre n'a donné lieu jusqu'ici à aucun incident remarquable. Il semble que l'intérêt soit épuisé. D'ailleurs la solution est tellement prévue, que l'on fait déjà à Turin et à Florence les préparatifs du changement de capitale.

J. REBOUX.

La partie officielle du *Moniteur* contient un rapport à l'Empereur sur l'examen du baccalauréat ès-lettres et ès-sciences, suivi d'un décret dont voici le texte :

Art 1^{er}. L'examen du baccalauréat ès-lettres porte sur les matières enseignées dans les classes de rhétorique et de philosophie des lycées. — L'épreuve écrite consiste en trois compositions. — A l'épreuve orale, le candidat, s'il le demande, est interrogé sur une langue vivante.

Art 2. L'examen du baccalauréat ès-sciences porte sur les matières enseignées dans la classe de mathématiques élémentaires des lycées (2^e année).

Art 3. Le candidat au baccalauréat ès-lettres qui a obtenu un des prix d'honneur de rhétorique ou de philosophie au concours général de Paris ou des départements est dispensé des épreuves littéraires s'il subit d'une manière satisfaisante la partie scientifique de l'examen.

Le candidat au baccalauréat ès-sciences qui a obtenu un des prix d'honneur pour les sciences dans les mêmes concours est dispensé des épreuves scientifiques, s'il subit d'une manière satisfaisante la partie littéraire de l'examen.

« Nous apprenons de source certaine, dit la *Nation*, que le bruit répandu par quelques journaux étrangers et d'après lequel l'Autriche aurait formulé la demande de l'incorporation de la Vénétie dans la confédération germanique, est dénué de tout fondement. On devine, d'ailleurs, aisément, le but de ceux qui propagent de pareilles nouvelles; c'est un moyen indirect de soulever la question vénitienne. »

D'après les diverses lettres de Berlin, M. de Bismark ne serait point sur un lit de roses. Brouillé avec l'Autriche, en froid avec l'Angleterre, trop absolu suivant la France, et pas assez au gré de la Russie, il risque de se trouver bientôt sans allié solide. On en jugera par cet extrait d'une correspondance prussienne.

« Nous sommes mal avec l'Autriche, cela n'est pas douteux pour personne. D'autre part, nos tentatives pour former des alliances avec d'autres grandes puissances ont échoué malgré l'habileté de M. Bismark. Ceci explique les efforts de notre diplomate pour renouer amicalement avec l'Angleterre. Malheureusement on n'a, de ce côté, bien peu de chances de réussir... »

A qui la faute? La Prusse a semé la défiance par ses aspirations ambitieuses, elle recueille, l'isolement politique. Refaire l'empire allemand au profit des Hohenzollern, c'était un joli rêve; ce n'était qu'un rêve, M. de Bismark.

On sait que l'Empereur Alexandre a plusieurs fois déclaré solennellement à la face de l'Europe, par l'organe de son ministre des affaires étrangères, que la dernière révolution polonaise ne changeait rien à ses intentions libérales et bienveillantes à l'égard du royaume de Pologne. Aujourd'hui l'organe officiel du parti moscovite, l'*Invalide*, dit le contraire, et soutient que, puisque les polonais n'ont pas compris les bonnes intentions du Czar et ont répondu par une révolution à ses desseins paternels, le gouvernement ne peut plus se bercer de l'espoir que les polonais comprendront ce que l'on veut faire pour leur prospérité et leur bonheur.

Le journal la *France* qui a osé blâmer la conduite de l'Empereur de Russie vient d'être admonesté par l'*Invalide*. Voilà ce que c'est que de n'être pas à la hauteur de l'éminente civilisation cosaque.

On lit dans la correspondance particulière du *Times* du 29 novembre :

Mexico, 29 octobre.

Après la brillante réception faite partout à l'Empereur dans l'intérieur, il serait absurde de prétendre que la grande masse de la nation mexicaine n'est point en faveur du nouvel ordre de choses. On peut donc raisonnablement présumer que l'An-

gleterre suivra bientôt l'exemple donné par la France, l'Espagne, la Hollande, la Russie, l'Italie et la Suisse, et reconnaîtra officiellement l'empire mexicain. Vainement nierait-on que cette reconnaissance soit vivement désirée, même dans les régions les plus élevées, et qu'on ait été un peu étonné de ce qu'elle a subi un si long retard. On a souvent dit que le Mexique est le pays des étrangers et que ce qu'on voit, ici, est certainement l'opposé de ce qui, dans les mêmes circonstances aurait eu lieu en tout autre partie du monde, et il semblerait véritablement en être ainsi; car nous voyons le gouvernement français favorable à l'intervention, tandis que le gouvernement anglais s'y refuse. La nation anglaise y applaudit; la nation française le blâme, et tandis que les capitalistes français se tiennent à l'écart, les capitalistes anglais se lancent dans les entreprises de banques, de chemins de fer, de mines, de gaz et forment toutes sortes de compagnies. Au premier coup d'œil, les deux nations paraissent donc agir tout à fait dans un but contraire, et pourtant il n'en est point ainsi. Chaque gouvernement et chaque peuple agissent suivant l'instinct qui lui est propre. Le gouvernement français appuie l'intervention parce qu'elle ajoute à la gloire de la France, et s'accorde avec la profonde et prévoyante politique de Napoléon III. Le gouvernement anglais s'y refuse, parce qu'il prétend être complètement indifférent à ce qui se passe sur cette partie du continent américain. La nation anglaise y applaudit, parce que l'établissement d'un gouvernement solide et bien assis au Mexique ouvrira un vaste champ aux entreprises commerciales et industrielles, outre qu'il assurera le paiement de bien des millions de dollars qui autrement seraient perdus. La nation française blâme l'intervention, parce qu'elle a imposé à la France des sacrifices en hommes et en argent qui, selon elle, ne sont nullement proportionnés aux avantages qu'elle en doit recueillir un jour. On peut par des arguments très plausibles appuyer toutes ces raisons, bien que je penche à croire que John Bull, en fin de compte, aura le bénéfice de la discussion. La chose étant ainsi, supposer que, malgré son apparente indifférence, le comte Russell est insensible aux intérêts de ses compatriotes, ce serait douter de sa compétence comme ministre de la couronne. Loin de moi une semblable erreur! Personne ne sait mieux que Sa Seigneurie que c'est là l'unique et dernière chance qu'aura jamais le Mexique de maintenir son indépendance, et que si l'empire tombe, il se retrouvera dans un état d'a-

narchie bien pire que ce qu'on a vu jusqu'ici et que nul étranger honorable ne pourra résider dans ce pays. Il n'est donc pas douteux que Sa Seigneurie n'agisse dans une affaire aussi grave avec prudence et maturité, comprenant et sachant que si le prestige de l'Angleterre doit être maintenu, la reconnaissance de l'empire sera nécessairement suivie de quelque chose de plus qu'un simple appui moral. L'Empereur Maximilien est à peu près dans la position d'un homme qui, grâce aux bons offices d'un parti, a été mis en possession d'un domaine dans lequel d'autres sont beaucoup plus intéressés que lui, et qui veut consacrer tout son temps et tous ses efforts à l'amélioration de ce domaine, espérant que ses associés trouveront qu'il leur est avantageux de lui prêter leur concours.

L'Impératrice, accompagnée de Mme Almondo, et du comte de Bombelles, est partie, lundi dernier, de Mexico, pour se rendre à Toluca où l'Empereur est venu la rejoindre le jour suivant. Ils feront ensemble demain matin, leur entrée dans la capitale. La réception sera très brillante, et ce qui doit être d'autant plus apprécié, c'est que de la part des habitants, elle sera parfaitement spontanée. Le parti libéral fait un éclatant éloge du couple impérial. Cette tournée dans l'intérieur paraît avoir opéré des merveilles. Une baguette magique n'eût guère pu en produire de plus grandes.

Tout le monde ignore ce qu'est devenu Juárez et nul ne s'en soucie comme toutes les célébrités mexicaines il a fourni sa petite carrière; il a fait son temps, et il est probable que l'on n'entendra plus parler de lui.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Vienne, 29 novembre.

Chambre des députés. — Le ministre du commerce présente un projet de loi sur les chemins de fer de la Transylvanie.

L'ordre du jour porte la discussion de l'Adresse.

M. Kinsky fait ressortir la mauvaise situation financière et blâme la politique extérieure qui a été suivie jusqu'ici.

M. Berger parle de l'isolement de l'Autriche. Il dit que l'Allemagne est sa véritable alliée et que l'Autriche doit s'opposer

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 2 DÉCEMBRE 1864

L'ALIBI

(Esquisse des mœurs irlandaises)

Un chef-lieu de comté en Irlande est, pendant la durée des assises, le théâtre du plus effroyable désordre. On dirait que la présence de la justice, personnifiée dans les deux vénérables juges à grande perruque poudrée qui président les deux Cours, ne sert qu'à autoriser la violation de toutes les lois; une foule turbulente et oisive se presse ces jours-là dans les rues, on se bat, on s'injurie; les voleurs et les vagabonds profitent de la bagarre, s'introduisent dans les maisons, dégarnissent les buffets, entraînent les bestiaux hors de la ville et s'enivrent le soir; sous les yeux des juges, dans l'enceinte même de la Cour, se commettent les délits les plus flagrant. Le shérif et ses satellites sont sans cesse occupés de mettre la main sur des accusés nouveaux. Ces saturnales semi-métrieuses de l'oisiveté, de l'esprit de querelle et de débauche, sont toujours signalées par des tumultes, des vols et des voies de fait, quelquefois par des assassinats.

Cela se passe encore ainsi de nos jours; il y a environ un demi-siècle c'était bien pire. Alors il n'y avait point de police ar-

mée pour maintenir l'ordre, pas de voitures publiques pour communiquer d'une ville à l'autre; les cinq sixièmes de la population irlandaise gémissaient sous le joug de la dégradation politique; alors le juge plaisantait en faisant son résumé, et débitait des calembours sur l'accusé qu'il condamnait. L'histoire de quelques-unes de ces sessions, telle qu'elle a été tracée par les écrivains de l'époque, est horrible. Voici une anecdote inédite qui nous a paru reproduire avec fidélité le caractère du temps, sans toutefois en trop assombrir le tableau.

C'était au mois de juillet de l'an de grâce 1791; le temps était superbe, et midi venait de sonner. Les juges s'étaient rendus en cérémonie au tribunal, accompagnés du grand shérif avec sa baguette blanche, du sous-shérif avec sa cravache, des constables à cheval, la hallebarde au poing et l'écharpe en sautoir; enfin des recors armés de bâtons d'une grosseur plus ou moins menaçante pour les têtes auxquelles ils pouvaient s'adresser. Les deux trompettes féèles du corps des Volontaires à cheval avaient sonné leurs discordantes fanfares, et des cris non moins discordants de la populace avaient salué en passant les juges, et squire Flaherty, le shérif, dont la tournure noble et distinguée faisait l'admiration de toute la contrée.

Tandis qu'au tribunal le combat se livrait entre la vie et la mort, et que la chicanerie, la fourberie, le parjure et le faux témoignage étaient les armes employées de part et d'autre, les cabarets commençaient de leur côté à recueillir les prémices de l'intempérance.

L'hôte des *Armes de Flaherty* était peut-être, en ce moment, l'homme le plus affairé

de la ville. Sa maison se trouvait pleine d'étrangers, et il s'efforçait, avec l'œil vigilant du maître, de maintenir une apparence d'ordre au milieu de la confusion, lorsqu'un grand coup de sonnette à la porte extérieure de l'auberge vint frapper son oreille. Un second coup suivit de près le premier, et devint le signal d'une volée d'injures irlandaises, dont maître Mulligan accablait tous ses serviteurs, mâles et femelles, jeunes et vieux.

— Où êtes-vous, mécréants maudits? Allez donc recevoir le nouvel arrivant, canaille que vous êtes; que le palefrenier bouchonne son cheval; et toi, Betsy, prépare pour ce beau monsieur un verre de grog et ta plus gracieuse révérence. Mille tonnerres! que tout marche à la fois! Sommeliers, garçons d'écurie, caméristes, cuisiniers, je vous chasse tous autant que êtes. C'est un enfer que ceci, par ma foi!

La voix courroucée de maître Mulligan grondait encore, lorsque le noble étranger fut introduit dans le parloir carrelé et sablé de l'auberge, où il dut rester quelques minutes seul, jusqu'à ce que la colère du maître se fût un peu calmée.

Enfin l'hôte, tout haletant, franchit le seuil de la porte, balbutie quelques mots d'excuse et vient prendre respectueusement les ordres du nouvel arrivant.

C'était un homme de bonne mine, âgé d'environ trente ans, grand et bien fait. Une culotte de peau lui descendait jusqu'aux mollets, où elle rejoignait des bottes à retroussis bien cirés; un gilet de casimir rouge, à grands revers rabattants, un habit bleu à larges boutons jaunes, une vaste cravate de mousseline et une chemise très fine, à jabot et à manchettes, complétaient son costume demi-bourgeois et demi-militaire.

L'éclat et la fraîcheur de ce costume indiquaient assez que l'étranger n'avait pas fait beaucoup de chemin ce jour-là. A la vérité, ses cheveux se montraient quelque peu débouchés et le collet de son habit était blanchi par la poudre; mais ce léger désordre ne faisait qu'ajouter un agrément de plus au gracieux négligé de sa toilette.

— Je suis le très humble serviteur de votre honneur, dit l'hôte; et je serai très fier de recevoir les ordres de votre honneur pour...

Il allait ajouter: « son dîner »; mais l'air de dignité militaire qui se montrait sur le front de l'étranger arrêta tout court l'élan de sa familiarité.

— De grâce, monsieur Mulligan, dit le voyageur avec le sourire le plus affable, veuillez vous asseoir, j'ai quelques questions à vous faire sur la route qui conduit à Ballymagarry.

— La route de Ballymagarry! reprit l'hôte un peu déconcerté de l'idée de perdre un si bon pratique; votre honneur va donc dîner et coucher chez sa seigneurie le marquis?

L'étranger le tranquillisa en l'assurant qu'il ne partirait pour le château du marquis que le lendemain au plus tôt. Pendant sa conversation avec l'hôte, le domestique de l'étranger entra, vêtu d'une riche livrée, et posa sur la table la valise, le manteau et les pistolets de son maître. Il retira ensuite la charge de ces armes, d'après les ordres de l'étranger, qui lui dit en même temps qu'il ne partirait pas ce jour-là.

— En ce cas, colonel, dit le groom avec un sourire naïf, je ferais peut-être bien d'aller prévenir milord que vous retardez votre arrivée.

— C'est inutile, reprit le colonel; le mar-

quis ne m'attend pas aujourd'hui; d'ailleurs, si cela était indispensable, maître Mulligan me procurerait sans doute un messager.

— Je ferai la commission moi-même plutôt que de laisser votre honneur dans l'embarras.

— Cela suffit! dit le colonel un peu brusquement.

Et la première expression de sa physionomie se reproduisit et causa un léger mouvement d'effroi au bon Mulligan.

Le colonel s'en aperçut, reprit son air affable et recommença les questions que son domestique avait interrompues.

— Les assises ont réuni beaucoup de monde dans votre ville, à ce qu'il paraît? dit-il.

— Oh! oui, et ma maison est si pleine que si le grand shérif, squire Flaherty, ne s'était pas décidé à partir après la séance pour aller coucher à son château de Flaherty, je n'aurais pas eu de chambre à vous donner.

— Oh! vraiment! le château de Flaherty est-il loin d'ici?

— A quinze milles, colonel.

— Dans quelle direction?

— Du côté de la mer. Tout le monde connaît le château de Flaherty. Mais que prendra votre honneur pour son dîner? — Tout ce que vous voudrez, maître Mulligan; je ne suis pas difficile.

Comme l'hôte sortait pour commander le dîner du colonel, celui-ci lui demanda s'il n'avait pas quelques livres à lui prêter pour passer le temps.

— Oui, votre honneur; voici le *Vademecum du juge de paix*; le dernier acte du *Parlement sur les droits des barrières*; le *Calendrier de Neugate*, et la dernière édition de la *Vie du capitaine Quilty*, le célé-